

Un poète grec emprisonné

YANNIS RITSOS

Yannis Ritsos a publié son premier recueil de poèmes, « Tracteurs », en 1934. Depuis, malgré toutes les épreuves traversées, il n'a jamais cessé d'écrire. La guerre, la résistance, la prison, la déportation ne purent venir à bout de ce poète lucide dont l'œuvre comprend aujourd'hui presque trente recueils. Pour cette raison et parce qu'il fut peut-être le plus engagé des écrivains de sa génération, Yannis Ritsos tient, dans les lettres grecques, une place à part. Le courage du poète a, toute sa vie, rejoint le courage de l'homme. Une fois de plus d'ailleurs, Yannis Ritsos a payé de sa liberté cette fidélité à lui-même et à sa vocation irrésistible : arrêté dès les premiers jours du coup d'Etat et déporté.

Ritsos est encore peu connu en France. Aragon, le premier, dans un article des « Lettres françaises » du 28 février 1947, a salué en lui « l'un des plus grands et des plus singuliers poètes d'aujourd'hui ». Mais les traductions de ses œuvres sont rares. Elles ne comprenaient, jusqu'à ces derniers temps, que deux recueils : « Quatrième Dimension » (1), qui groupe un certain nombre de poèmes écrits entre 1954 et 1957, et « Témoignages » (2), qui groupe de courts poèmes écrits en 1962-1963. La parution toute récente aux Editeurs français réunis, d'un choix de poèmes, sous le titre « la Maison est à louer » (3), vient combler en grande partie cette lacune.

Ce recueil rassemble un grand nombre de textes écrits entre 1957 et 1965 : « l'Adieu » (1957), « Quand vient l'étranger » (1958), « l'Arbre de la prison et les femmes » (1963), « Philoctète » (1965) et « Notes en marge du temps » (1965-1966). Bien que certains des poèmes majeurs de Ritsos, comme « Epitaphe » (1936) et « Grécité » (1953) restent encore non traduits, le lecteur français a maintenant à sa disposition un choix de textes suffisant pour connaître et « saluer Ritsos » comme il convient.

JACQUES LACARRIÈRE

Yannis Ritsos a publié son premier recueil de poèmes, « Tracteurs », en 1934. Depuis, malgré toutes les épreuves traversées, il n'a jamais cessé d'écrire. La guerre, la résistance, la prison, la déportation ne purent venir à bout de ce poète lucide dont l'œuvre comprend aujourd'hui presque trente recueils. Pour cette raison et parce qu'il fut peut-être le plus engagé des écrivains de sa génération, Yannis Ritsos tient, dans les lettres grecques, une place à part. Le courage du poète a, toute sa vie, rejoint le courage de l'homme. Une fois de plus d'ailleurs, Yannis Ritsos a payé de sa liberté cette fidélité à lui-même et à sa vocation irrésistible : arrêté dès les premiers jours du coup d'Etat et déporté.

Ritsos est encore peu connu en France. Aragon, le premier, dans un article des « Lettres françaises » du 28 février 1947, a salué en lui « l'un des plus grands et des plus singuliers poètes d'aujourd'hui ». Mais les traductions de ses œuvres sont rares. Elles ne comprenaient, jusqu'à ces derniers temps, que deux recueils : « Quatrième Dimension » (1), qui groupe un certain nombre de poèmes écrits entre 1954 et 1957, et « Témoignages » (2), qui groupe de courts poèmes écrits en 1962-1963. La parution toute récente aux Editeurs français réunis, d'un choix de poèmes, sous le titre « la Maison est à louer » (3), vient combler en grande partie cette lacune.

Ce recueil rassemble un grand nombre de textes écrits entre 1957 et 1965 : « l'Adieu » (1957), « Quand vient l'étranger » (1958), « l'Arbre de la prison et les femmes » (1963), « Philoctète » (1965) et « Notes en marge du temps » (1965-1966). Bien que certains des poèmes majeurs de Ritsos, comme « Epitaphe » (1936) et « Grécité » (1953) restent encore non traduits, le lecteur français a maintenant à sa disposition un choix de textes suffisant pour connaître et « saluer Ritsos » comme il convient.

JACQUES LACARRIÈRE

PLus de trente ans de poésie. Plus de trente ans de recherche, d'hymnes, de témoignages, de chroniques, de chants, de dialogues, de cris qui ont accompagné, qui ont cerné de près la vie et l'histoire de la Grèce contemporaine. Non que la poésie de Ritsos soit réaliste ou engagée au sens étroit du terme : elle est avant tout libre et ouverte, disponible à toute évolution du langage, soucieuse de ne jamais se répéter, de trouver des formes nouvelles, de suivre par son verbe l'essence des événements vécus ou imaginés. Elle est parfois accusation et revendication, mais elle est aussi très souvent monologue intérieur, effusion, communion et sa langue se plie à ses renouvellements : tantôt sobre, nette, abrupte comme le contour anguleux d'un rocher, tantôt lyrique, lovée en images dessinant des arabesques de mots, de sensations.

Le chant d'un monde nouveau

La première période, qu'on peut appeler la période d'avant-guerre, celle de *Tracteurs* (1934), de *Pyramides* (1935) et surtout d'*Epitaphe* (1936), manifeste davantage cette recherche d'un verbe précis, violent, presque incendiaire, celui d'une poésie en rupture ouverte avec tout ce qui avait précédé. C'est un monde nouveau, brutal, dramatique qui fait irruption dans l'univers poétique : le monde des machines, le monde des ouvriers affamés et brimés, une réalité grecque souvent intolérable qui n'avait guère, jusqu'à présent, inspiré les poètes. Un tel monde exigeait une voie nette et pure, une voix sinon accusatrice, du moins protestataire :

*« Mon Dieu, si tu étais vraiment un dieu
Et si nous étions vraiment tes enfants,
Tu aurais pitié comme moi
De tes créatures de misère.
Et si tu étais juste,
A chacun tu donnerais son dû
Pour que chaque oiseau, chaque enfant
Puisse manger selon sa faim. »*

écrit-il en 1936 dans *Epitaphe*. Ce recueil, paru au moment de la dictature de Metaxas, n'eut pas l'heur de plaire aux autorités, qui le jugèrent subversif. Il fut interdit et tous les exemplaires brûlés devant le temple de Zeus Olympien, à Athènes.

La voix de Ritsos était pourtant faite de ferveur, voire d'intimité autant que de colère. *Epitaphe* est une lamentation, la lamentation d'une mère sur la mort de son fils, tué au cours d'une manifestation d'ouvriers en grève. Son titre est d'ailleurs emprunté au vocabulaire liturgique : l'épitaphe, c'est ce suaire brodé représentant le Christ au tombeau qu'on sort de l'église chaque Vendredi saint et sur lequel les femmes se lamentent. Mais cette lamentation, Ritsos la tourne cette fois vers les hommes, vers la mort injuste d'un fils. Salonique. Mai 1936. Une mère pleure son enfant tué, en marchant dans les rues. Autour d'elle et au-dessus d'elle, bruissent et éclatent les vagues des manifestations, une manifestation d'ouvriers en grève. « Et elle chante sa douleur. » écrit-il simplement, au début du poème, pour situer sa nature et son sens.

*« Je me cache derrière des choses simples pour que vous m'y trouviez.
Si vous ne m'y trouvez pas, vous trouverez au moins ces choses-là. »*

Cet art poétique, intitulé le *Sens de co-simplicité*, date de 1946. Rarement, en effet, poésie a révélé,

au sens photographique du terme, derrière la transparence de ses mots, la présence et la vie d'un poète. On devine, même quand il ne parle pas à la première personne, l'itinéraire de sa vie, de son enfance difficile (toute sa famille a été décimée par la folie et la tuberculose), le souvenir de sa maison natale de Monemvasie, dans le sud du Péloponèse, dont la nostalgie hante son œuvre et qui revient avec insistance, sous des formes parfois directes, parfois transposées dans des poèmes comme *Limpidité hivernale* (1957), et *la Maison morte* (1962).

Les fantômes de ce lieu ancestral et aussi les mille épreuves qui le firent errer de prison en prison et d'exil en exil (Ritsos fut déporté de 1948 à 1952 dans les îles de Makronissos et d'Ai Stratis et c'est dans cette dernière qu'il écrivit en 1950 les admirables poèmes de la *Lettre à Joliot-Curie*, dont l'un est traduit ici) réapparaissent constamment dans les poèmes écrits depuis la guerre et son retour à la vie normale, donnant à ses descriptions, à ses images, à ses hantises la ferveur d'un véritable culte pour les êtres, les choses, les moments les plus intenses que lui propose la réalité grecque. Son style change. Le verbe se fait moins violent, plus nuancé, distendu en cohortes d'images, dont chacun saisit les mille facettes du cœur humain et du spectacle quotidien. C'est à cette époque, c'est-à-dire entre 1953 et 1960 qu'il publie quelques-uns de ses plus beaux recueils : *la Dame des vignes* (1953) qu'il enregistra lui-même dans un disque récent, *la Cité insoumise* (1953), *la Sonate au clair de lune* qui obtint en 1957 le Prix national de poésie.

Parallèlement, il rassemble et publie en 1954 sous le titre général de *Veillée* un grand nombre de poèmes antérieurs écrits avant, pendant et après son exil, parmi lesquels figure *Grécité*. *Grécité* est le chant d'un peuple devenu majeur et conscient. Un chant dur, impitoyable, un chant d'insoumission et de fierté, un chant d'amour aussi pour la terre grecque, aussi dépouillée, aussi meurtrie que ses hommes. En ce poème, se résume le destin grec de l'après-guerre, la lutte continuelle et plus que jamais nécessaire contre les forces qui n'ont cessé d'opprimer la Grèce, la désolation d'un pays stérile, mais riche d'hommes généreux. Certains poèmes de *Grécité* pourraient passer pour les premiers chants de guérilleros écrits par un poète grec. La nature entière participe à la lutte des hommes qui revendiquent, pour fonder l'avenir, tout l'héritage des précédents combats et l'ombre vigilante des ancêtres :

« *Ce pays est aussi dur que le silence.
Il serre contre son sein ses dalles enflammées,
Il serre dans la lumière ses vignes et ses olives orphelines
Il n'a pas d'eau. Seulement de la lumière.
Le chemin se noie dans la lumière.
Métal est l'ombre de l'enclos. »*

Le désespoir de la défaite, de tant d'énergies gaspillées, de rêves évanouis, d'hommes exilés, enfuis, tués ou réduits au silence n'altère jamais, pourtant, la résolution du poète, sa vocation innée qui est d'affirmer la pérennité de la vie et des combats, pas n'importe quel héroïsme de ceux qui sont les seuls à ne faire qu'un avec leur terre :

« *Et voici ceux qui vont et viennent entre les lèvres de l'été
Et qui ont pour tabac les feuilles épaisses de la nuit,
Pour moustaches, des buissons de thym saupoudrés d'astres
Et en place de dents, les rochers et le sel de l'Egée. »*

Tout au long de ces poèmes enflammés, l'image la plus constante est celle de la veillée d'armes. Poètes, soldats, hommes et femmes sont des sentinelles veillant aux portes du futur comme autrefois leurs ancêtres byzantins veillaient aux frontières de l'empire.

Ce recueil, comme d'ailleurs *Epitaphe*, a inspiré au compositeur Mikis Théodorakis quelques-unes de ses plus belles chansons. Les vers de Ritsos et la musique écrite par Théodorakis pour *Grécité* (une de

ses dernières œuvres) constitue un chef-d'œuvre du genre, à mi-chemin du chant de combat et des lamentations funèbres ou mirologues, chantées par les femmes au cours des funérailles, dans les campagnes grecques. Cette œuvre réalise à merveille le vœu formulé par le compositeur, dès l'été 1959, quand il écrivait la musique d'*Épitaphe* : « *La chanson légère nous force à oublier. Le chant populaire nous force à nous souvenir. Et c'est cela, cette mémoire de mon peuple, comme dit le poète, que j'ai voulu réveiller et à laquelle j'ai consacré tous mes efforts.* »

*« Dans ce pays,
Le ciel ne diminue jamais un seul instant la flamme de nos yeux,
Dans ce pays,
Le soleil soulève avec nous les pierres que nous portons,
Dans ce pays,
Les hommes glissent devant leur ombre
Comme les dauphins devant les caiques de Skiathos
Et leur ombre devient un aigle
Teignant ses ailes dans les feux du couchant.
Dans ce pays,
Chaque porte possède un nom taillé dans le bois depuis trois mille ans,
Chaque pierre possède un saint
Dessiné avec des yeux farouches et des cheveux hirsutes,
Chaque homme possède une sirène rouge
Tatouée sur son bras gauche,
Chaque fille possède sous sa jupe
Un buisson de lumière meurtrie
Et le cœur de nos enfants est marqué de petites croix
Comme les traces laissées par les mouettes,
Au crépuscule, sur le sable.
Inutile de nous le rappeler. Nous le savons. »*

(1953)

*« Dans ce pays,
Le ciel ne diminue jamais un seul instant la flamme de nos yeux,
Dans ce pays,
Le soleil soulève avec nous les pierres que nous portons,
Dans ce pays,
Les hommes glissent devant leur ombre
Comme les dauphins devant les caiques de Skiathos
Et leur ombre devient un aigle
Teignant ses ailes dans les feux du couchant.
Dans ce pays,
Chaque porte possède un nom taillé dans le bois depuis trois mille ans,
Chaque pierre possède un saint
Dessiné avec des yeux farouches et des cheveux hirsutes,
Chaque homme possède une sirène rouge
Tatouée sur son bras gauche,
Chaque fille possède sous sa jupe
Un buisson de lumière meurtrie
Et le cœur de nos enfants est marqué de petites croix
Comme les traces laissées par les mouettes,
Au crépuscule, sur le sable.
Inutile de nous le rappeler. Nous le savons. »*

Une journée commencée il y a trois mille ans

Cette mémoire, Ritsos l'a exprimée tout au long de son œuvre. Mémoire des luttes encore vivantes, mémoire aussi d'un passé plus lointain, presque antique, mais que le verbe du poète sait rendre contemporain. *La Maison morte* (1962) monologue d'une vieille fille dans sa maison solitaire d'Argos, reprend l'histoire des Atrides, revécue par l'imagination enfiévrée de l'héroïne. *Philoctète* (1965), longue méditation sur les prestiges illusoire de la guerre, reprend l'histoire, transcrite par Sophocle, du héros condamné à la réclusion sur une île déserte, histoire entièrement recréée par le poète. Un cri d'homme, une odeur de femme, une tenture déployée dans le vent, un arbre qu'on abat dans la forêt voisine rendent, à travers l'épaisseur du temps, les hommes complices des mêmes labeurs, des mêmes rêves, des mêmes désillusions comme si aujourd'hui encore cet arbre continuait de s'abattre, cet odeur de remplir les couloirs d'une vieille maison, et ces hommes, malgré leurs allures antiques, de partir pour un combat présent.

Ses derniers poèmes, *Notes en marge du temps*, écrits en 1965-1966, reprennent un titre ancien. On y retrouve la même attention au monde quotidien, cristallisée ici en quelques vers. Attention qui se porte seulement davantage vers les hommes, les regards, les silences, les élans parfois retenus, les symboles fulgurants de la réalité et qui s'ajoutent les uns aux autres comme les minutes aux minutes, pour constituer une journée d'homme. Une journée qui aurait commencé il y a trois mille ans et qui s'achèverait aujourd'hui. S'achèverait ? Non, elle continuera au contraire. Ni l'absence, ni le silence, ni la mort ne peuvent bâillonner la vie.

Quelle absurdité, quelle naïveté de croire que l'on peut bâillonner ainsi la voix des êtres libres ! La déportation de Ritsos – même si, cette fois, il ne peut plus écrire ni parler – rend sa voix plus proche encore et son silence désigne, sans la moindre illusion, le crime de ceux qui savaient bien qui ils frappaient : un homme qui, plus que jamais, voulait rester fidèle à la mémoire de son peuple.

J.L.

« *Nous avons tant souffert, mon ami, tant souffert :*
Dormir avec nos brodequins,
Rester sans lettres dans la froidure de la nuit,
Rester sans boire dans la brûlure de midi,
Ne pas pouvoir écouter le silence,
Entre deux phrases,
Entre deux mains qui se serrent,
Le silence juste avant le sommeil,
Le silence juste après l'amour,
Le silence après le volet qui se ferme,
Le silence après la lampe qu'on allume,
Le silence après la lampe qu'on éteint,
Le silence qui, du doigt, dessine sur le sol
Le bonheur de ce monde lorsque cheminant à nos côtés
La paix, la liberté. »

(1950)

« *Nous avons tant souffert, mon ami, tant souffert :*
Dormir avec nos brodequins,

*Rester sans lettres dans la froidure de la nuit,
Rester sans boire dans la brûlure de midi,
Ne pas pouvoir écouter le silence,
Entre deux phrases,
Entre deux mains qui se serrent,
Le silence juste avant le sommeil,
Le silence juste après l'amour,
Le silence après le volet qui se ferme,
Le silence après la lampe qu'on allume,
Le silence après la lampe qu'on éteint,
Le silence qui, du doigt, dessine sur le sol
Le bonheur de ce monde lorsque cheminent à nos côtés
La paix, la liberté. »*

(1950)

*Les extraits et les poèmes de cet article ont été traduits par Jacques Lacarrière.
Traductions de D. Béraha et Alécos Kataza (Seghers, 1958)
Traduction de Gérard Pierrat (Seghers, 1966)
Traductions d'Alécos Kataza, Chrysa Papandréou et Antoine Vitez, Charles Dobzynski et Gérard Pierrat
(Editeurs français réunis, 143 pages, 10.80 F).*

LE MONDE 27 décembre 1967 p.VIII

supplément au numéro 7139